

**Zeitschrift:** Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

**Herausgeber:** Alliance de Sociétés Féminines Suisses

**Band:** 87 (1999)

**Heft:** 1429

**Rubrik:** Dossier

**Autor:** [s.n.]

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# HISTOIRES D'ANTIGONES

Le courage peut-il être une qualité féminine? Une femme peut-elle être courageuse? Si on consulte le Robert et que l'on cherche les mots proches du mot courage, on trouve: bravoure, cran, audace, héroïsme, vaillance et intrépidité. Force est de constater que ces qualités sont automatiquement masculines puisque exacerbées par des siècles de combat, de guerre, d'actes héroïques précieusement enregistrés et homologués. D'où toute trace de peur et d'angoisse a été savamment gommée. Rupture! La guerre du Vietnam a transformé l'image de la bravoure: des parents ont voulu dire la peur de leurs gosses, des films ensuite ont raconté l'horreur du combat, de la guerre, la peur de mourir, pourquoi? pour qui? On a montré que la faiblesse n'est pas forcément un défaut.

A propos de définition encore, dans le même dictionnaire, l'antonyme de courage est bien sûr la faiblesse, attribut féminin par excellence. Ne sommes-nous pas les représentantes du sexe faible?

Ceci posé, une femme ne peut pas, ne doit pas être courageuse sous peine d'être hors norme, de transgresser – ne dit-on pas dans le langage courant d'une fille forte et vive qu'elle est un garçon manqué, tant le vocabulaire de la bravoure est masculinisé. Il n'est, dès lors, pas étonnant de constater dans ce dossier que les femmes qui ont fait acte de bravoure ont été vite balayées sous la moquette de l'histoire avec un grand H, afin de ne pas faire tache d'huile dans le courant de l'inégalité des forces, et donc des sexes. Remarquons cependant que la moquette a parfois des bosses: d'aucuns murmurent que «les femmes sont fortes», que «dans l'ombre ce sont elles qui dirigent».

Cela dit, on ne va pas changer d'un coup de baguette magique des années, des décennies, des siècles de préjugés. Par contre, et ce dossier espère y contribuer, il s'agit de retrouver les actes courageux des femmes, de les nommer, de les classer, de les homologuer, de faire ce travail de mise en mémoire de l'histoire des femmes auquel nombre d'historien-ne-s et autres chercheuses et chercheurs se sont attelé-e-s depuis deux décennies.

Quant à la désobéissance civile, elle n'est pas l'apanage des hommes. Les femmes ont souvent fait acte de désobéissance civile. Certains diront que c'est parce qu'elles ont moins à perdre en termes de pouvoir, parce qu'elles ne sont pas aussi impliquées dans les hiérarchies et qu'elles transgressent plus facilement, parce que le pouvoir est moins brutal qu'avec les hommes. C'est vrai et faux à la fois. Pour ne prendre que l'exemple

de la dictature argentine. C'est vrai que les grand-mères de la Place de Mai ont pu narguer le pouvoir jour après jour parce qu'elles étaient femmes et surtout femmes d'un certain âge. Par contre leurs filles ou petites filles n'ont été en rien épargnées par leurs geôliers. Pas épargnée non plus la famille du général Oufkir, comme le racontent Malika Oufkir (et Michèle Fitoussi) dans «La Prisonnière» (éd. Grasset 1999), récit poignant de ses vingt années de prison, de bagne. Vingt ans de résistance envers et contre toutes les maltraitances du régime marocain avec sa mère, ses trois sœurs, ses deux frères, une servante et une amie, ces deux dernières l'ayant suivie volontairement. On comprend avec ce récit que le courage, la résistance au pouvoir et autres désobéissances civiles sont avant tout des histoires de parcours de vie, de capacités individuelles et vraiment pas des questions de sexes.

(bma)



Paul Grüninger, le lieutenant de police qui a désobéi aux ordres pour sauver des Juifs, est aujourd'hui en Suisse le symbole de la désobéissance civile individuelle. Et si l'on faisait un «micro-trottoir» sur la désobéissance civile collective, sans doute serait-ce le mouvement des objecteurs de conscience qui viendrait le plus souvent à l'esprit. Mais pourquoi diable la désobéissance civile n'est-elle symbolisée que par des hommes? D'abord, parce que dans le cas de Grüninger, on confond désobéissance civile et désobéissance de fonction. Ensuite parce qu'il est rare, aujourd'hui en Suisse, d'être emprisonné pour ses idées et que ce fut longtemps le cas des objecteurs de conscience, héritiers d'une tradition pacifiste dans laquelle, d'autres, avant eux, avaient connu le même sort.

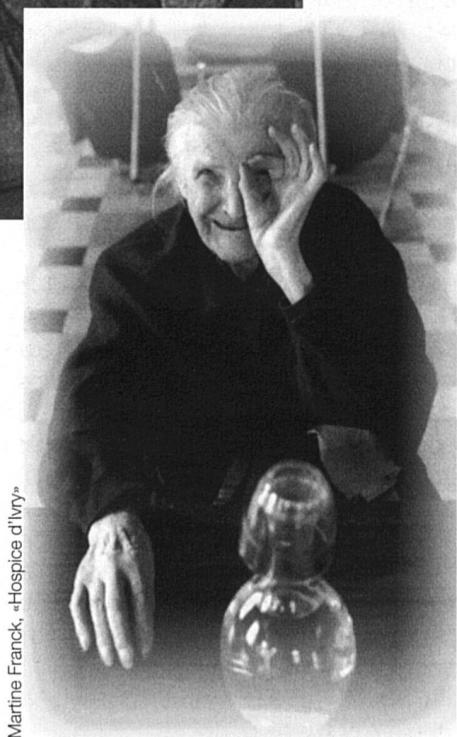
Parce qu'elle est liée à la résistance à l'autorité militaire, la désobéissance civile est donc connotée comme masculine. C'est d'autant plus paradoxal que sur un plan plus général, le symbole même du non-respect de la loi pour des motifs de dignité humaine est évidemment Antigone, qui brava la loi de Créon pour donner à son frère une sépulture décente. Figure mythique de la désobéissance civile individuelle, l'Antigone de Sophocle sera bien la seule femme à passer à la postérité. Tous les autres Zorros se déclinent au masculin. Le cas de Jeanne d'Arc est à cet égard exemplaire. A sa mort, la cour et la hiérarchie catholique occultèrent soigneusement sa mémoire afin que les actions de la Pucelle ne fussent attribuées qu'à Dieu et à son intérêt pour la monarchie française. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, l'historiographie officielle minimise l'importance de son héroïsme au profit de la monarchie qui, par la volonté de Dieu, a été la véritable salvatrice de la France.

Jeanne d'Arc a été brûlée, tout comme les sorcières l'ont été depuis le Moyen-Age. Démoniaques et dangereuses, les femmes qui transgressaient la norme du non-savoir féminin menaçaient l'ordre social et devaient pour cela être punies. Comme l'écrivait Virginia Woolf dans *Une chambre à soi*: «Toute femme née avec un grand don au XVI<sup>e</sup> siècle serait certainement

# DU COURAGE À LA DÉSOBEISSANCE CIVILE



devenue folle, se serait tuée ou aurait terminé ses jours dans une chaumière solitaire à l'orée du village, à demi sorcière, à demi magicienne, crainte et ridiculisée». Pour une Christine de Pizan (1365-1431), savante qui vécut de sa plume, combien d'érudites finirent sur les bûchers? D'ailleurs, nul besoin d'être née au XVI<sup>e</sup> siècle pour connaître le sort prédict par Virginia: la Française Madeleine Pelletier, docteure en médecine et qui militait pour la contraception et le droit à l'avortement, fut traduite devant les tribunaux puis internée dans un asile psychiatrique où elle mourut en 1939.



Martine Franck, «Hospice d'Ivry»

## De la désobéissance individuelle à la désobéissance collective

La désobéissance civile commence toujours par un geste individuel. En 1846, l'Américain Henry David Thoreau refusa de payer ses impôts pour protester contre la guerre avec le Mexique. Cela lui valut une nuit de prison et donna lieu à son petit essai sur la désobéissance civile, livre de chevet des figures de proue de la désobéissance civile du XX<sup>e</sup> siècle, Gandhi et Martin Luther King. Mais on pourrait leur ajouter Taslima Nasreen et les 343 femmes, célèbres ou moins connues, qui ont signé le Manifeste des 343 dans les années 1970, avouant par là qu'elles avaient désobéi en se faisant avorter. Fondamentalement, c'est le sentiment d'injustice qui pousse à la désobéissance civile. Une personne refuse de se soumettre à l'autorité ou à la loi parce qu'elle l'estime inique et contraire à la dignité humaine. D'autres la suivent et le mouvement est lancé. Plus que toute autre catégorie, les femmes ont été éduquées à l'obéissance. Leur soumission et leur adhésion au système qui les opprimait étaient même indispensables pour que le système patriarcal fonctionne comme prévu. Et si la plupart se sont satisfaites de l'impuissance et de l'ignorance dans lesquelles les ont tenues les hommes, il y a toujours eu, à toutes les époques de l'Histoire, une petite minorité qui ne se contentait pas de ronchonner dans son coin.

Symbole mythique de la désobéissance civile collective, la Lysistrata d'Aristophane. Elle réunit les femmes de toute la Grèce et elles décident, pour mettre fin à la guerre, de refuser tout commerce avec leurs maris. Sacrilège des sacrilèges, les Athénienes s'emparent ensuite de l'Acropole et font main basse sur le trésor public. Sans argent et privés de femmes, les hommes durent bien finir par mettre fin à la guerre!



## Désobéir avec son corps

On dit souvent que la désobéissance civile est l'arme des faibles. Sans doute est-ce parce qu'elle implique le plus souvent la mise en jeu de son propre corps. Et le corps, comme chacun-e sait, constitue à la fois l'arme par excellence et la plus grande vulnérabilité des femmes. Tout comme les Athénienes entraînées par Lysistrata, ont utilisé leur corps, même si c'est en négatif, pour servir la cause de la paix, les suffragettes anglaises se sont enchaînées aux grilles du Palais de Buckingham se sont fait physiquement violence. Les Suissesses, pour leur part, imprégnées des valeurs de la démocratie formelle, ont toujours joué le jeu de la légalité, persuadées qu'elles étaient d'arriver à obtenir le suffrage sans coup férir. Elles y sont

parvenues, en effet, mais leur combat légaliste dura un siècle. Ce n'est que dans le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle que les féministes suisses se risquaient à des actions d'éclat. Elles ne brûlèrent pas leurs soutien-gorge, symbole de l'oppression du corps féminin, sur la place publique, contrairement à ce qu'on raconte, mais en 1979, quatre Biannoises boycottèrent les cours ménagers obligatoires et refusent de payer l'amende qui leur est infligée. Elles seront acquittées en 1982 par le Tribunal de Bienne puisque la loi sur l'enseignement ménager obligatoire pour les jeunes filles avait entre-temps été modifiée. Et puis surtout, en ce fameux 14 juin 1991, des milliers de femmes font grève dans toute la Suisse, au nez et à la barbe de leurs patrons et de leurs maris.

## Résister dans le monde

Les femmes sont généralement considérées comme les gardiennes de la tradition, de la stabilité et de l'ordre social. Nombreuses sont en effet celles qui ont joué le jeu, nombreuses sont aussi celles qui se sont élevées contre cet ordre social injuste qu'elles étaient censées perpétuer.

A partir d'un drame personnel, l'assassinat par la junte militaire argentine d'un fils, d'un frère, d'un mari, les Mères de la Place de Mai se sont constituées en un véritable mouvement social dont le gouvernement a fini par devoir tenir compte. Leur détermination a fait fi de tous les obstacles et si elles n'ont pas retrouvé leurs proches, du moins ces Antigones du XX<sup>e</sup> siècle ont-elles sauvé leur mémoire avec courage et dignité.

Dans certains pays musulmans, le refus de porter le foulard, le niqab (voile intégral qui ne laisse voir que les yeux), le masque, enfin n'importe quel objet visant à étouffer la parole des femmes peut signifier la mort. Comme en Algérie, comme en Afghanistan, elles désobéissent dans la mesure de leurs faibles moyens, en essayant de ne pas mettre en danger, ce faisant, la vie de leurs proches. Autant dire que leur marge de manœuvre est extrêmement limitée. Et pourtant, elles résistent.

## Pacifisme et écologie

Plus soucieuses que les hommes de laisser à leurs enfants une terre de vie et non de mort, c'est souvent sur le plan pacifiste ou écologique que les femmes se mobilisent et, face à l'indifférence dont elles sont l'objet, finissent par faire acte de désobéissance civile. Dans les années 1980, les Anglaises, qui ont derrière elles une longue tradition de femmes ayant défié l'autorité, ont mis le gouvernement dans un total embarras lorsqu'elles ont fait, pendant plus de deux ans, le siège de la base militaire de Greenham Common, qui abritait des missiles. Lors de la guerre en Tchétchénie, les mères russes se



sont mobilisées pour empêcher que leurs fils partent au combat. En Inde, le mouvement chipko: (littéralement embrasser les arbres) voyait les femmes s'accrocher aux arbres pour empêcher qu'on les détruisse. En Suède, les féministes préparaient des confitures à base de fruits qui avaient été sprayés d'herbicides et proposaient aux parlementaires de les goûter. Ceux-ci refusèrent de les goûter, mais ce refus-là était plutôt un manque de courage civil...

Martine Chaponnière

## LE C.I.R.A., CENTRE INTERNATIONAL DE RECHERCHE SUR L'ANARCHISME

Surprise dans le quartier des hôpitaux lausannois: par un vieil escalier de pierre encadré de deux arbres majestueux, vous accédez à un jardin isolé du reste du quartier par une couronne de feuillage. Au fond, une ancienne maison de famille semble attendre votre visite.

Ces lieux à l'apparence modeste abritent pourtant une impressionnante collection de documents. On y compte 15'000 livres et brochures classés dans 28 langues, 250 périodiques actuels et 3000 anciens. Unique bibliothèque d'archives spécialisées en matière d'anarchisme, le C.I.R.A. est aussi le seul lieu de ce genre qui prête et expédie des ouvrages à l'étranger. Lieu de travail pour les chercheurs, les journalistes, il est également un havre de paix où les visiteurs sont accueillis cordialement. Les militants s'y retrouvent lors des traditionnels pique-niques pour des échanges d'idées ou des soirées à thème. La maison, qui fut une pension de famille, en a gardé le côté accueillant, offrant le gîte aux nombreux visiteurs venus de loin. L'atmosphère conviviale de ces lieux illustre la fraternité entre anarchistes chère à **Marie-Christine Mikhaïlo**.

Fille d'une mère vaudoise et d'un aristocrate finlandais, M.-C. Mikhaïlo naît en Finlande en 1916. L'année suivante, ce pays acquiert son indépendance par le traité de Versailles. C'est en travaillant à l'élaboration de ce traité comme juriste que son père décède. Sa mère élève les enfants en enseignant le français, puis revient à Lausanne en 1927. Elle s'installe dans sa famille, qui tient une pension pour jeunes gens à l'avenue de Beaumont. A 17 ans, M.-C. Mikhaïlo est envoyée en Finlande où elle épouse un diplomate de haut rang, Ralph Enckell. Ils auront quatre fils puis une fille, Marianne. Après la guerre, la famille s'installe à Paris. En 1949, le couple se sépare. Seule avec ses cinq enfants, M.-C. Mikhaïlo retourne à Lausanne et s'installe dans la pension de la rue de Beaumont, où elle aide sa mère et ses tantes.

### Une maison ouverte

L'une de celles-ci est la veuve de Pierre Cérésole, fondateur du Service civil international. L'intense engagement de la tante Cérésole dans la lutte pour la non-violence marquera M.-C. Mikhaïlo et ses enfants. La maison est ouverte aux objecteurs de conscience et aux non-conformistes. L'un des protégés de Lise Cérésole, Pietro Ferua, objecteur de conscience fuyant l'Italie, est hébergé à la rue de Beaumont. Il est anarchiste.



Margaretha Faas Hardegger (1882-1963), rédactrice du premier organe syndical romand des travailleuses, *L'Exploitée*.

### Naissance du C.I.R.A.

Ferua, aidé par Lise Cérésole, entreprend des études à Genève. Ayant retrouvé un fonds provenant d'une ancienne bibliothèque anarchiste, il crée le C.I.R.A. en 1959. **Marianne Enckell**, la fille de M.-C. Mikhaïlo, qui poursuit ses études d'histoire et de sociologie à Genève, s'intéresse à l'action du jeune anarchiste, communiquant progressivement sa passion à sa mère. Et c'est ainsi qu'à plus de 40 ans, M.-C. Mikhaïlo remet en question tout ce qu'elle a appris et épouse les idées anarchistes. Quelques années plus tard, Ferua est expulsé de Suisse. Marianne et sa mère reprennent ses collections et, en 1989, les installent à Lausanne, à côté de la maison familiale.



Margaret Sanger (1879-1966), rédactrice de *The Woman Rebel*, paru en 1914, a lancé le mouvement de contrôle des naissances aux USA. (Documents donné par le CIRA).



### Dans les livres

«Moi, je ne fais que du classement», dit Marie-Christine, la mère, avec modestie. «Marianne, ma fille, c'est le cerveau, la répondante des chercheurs, elle est très sollicitée». Si elle s'investit beaucoup dans le C.I.R.A., c'est parce qu'elle croit à l'importance des livres pour faire connaître l'anarchisme, quel que soit le niveau culturel des lecteurs. Elle constate que la lecture des œuvres anarchistes maintient l'esprit en éveil constamment, tant leur contenu est contraire aux idées habituellement reçues.

«Dans notre société sans repère», poursuit-elle, «c'est une chance de connaître l'anarchisme, car il aide à forger ses propres opinions.»

Mais elle est opposée à toute forme de violence, l'anarchisme d'aujourd'hui n'ayant rien à voir, faut-il le rappeler, avec la vague d'attentats anarchistes de la fin du siècle passé ou ceux de la Bande à Baader des années 70. Mais elle respecte ceux, anarchistes ou non, qui prennent des risques pour lutter contre les idées reçues, comme les «anti-nucléaires» ou les opposants aux vaccins systématiques. Elle cite également Soeur Denise, une soeur catholique lausannoise, qui a parfois dû cacher des étrangers sans papiers pour leur éviter l'expulsion.

Nicole Matthey K.

C.I.R.A. Beaumont 24, 1012 Lausanne - Tél 021/652 48 19 ou 652 35 43

Un lecteur de Femmes suisses raconte...

## «MOTS CACHÉS»

Cette histoire se passe à Lyon, en 1914, alors que ma mère avait 18 ans et militait pour le droit de vote des femmes en France. Son rôle consistait à sonner chez les bons bourgeois de la ville et à leur tenir à peu près ce discours: «Bonjour, je viens de la part des Soeurs de... (ici le nom fantaisiste, mais plausible, d'un ordre inexistant). Je vends des savonnettes d'excellente qualité au profit de leurs orphelines méritantes.»

Ces savonnettes étaient horriblement chères, mais que ne ferait-on pas pour une telle cause... Les bourgeois l'achetaient, se hâtaient de l'étreindre, mais voyaient, sidérés, apparaître après quelques usages les mots suivants se détachant en lettres brunes sur fond clair: «La femme paye l'impôt, la femme doit voter!» Sur l'autre face, même phrase... Pas question toutefois, par souci d'économie, de jeter cette savonnette qui continuait ainsi impunément à diffuser son message.

Ma très chère mère ne s'est jamais fait pincer, ni aucune de ses complices. Je ne sais si cette action féministe a hâté le cours des événements, mais je me souviens en tout cas très bien de sa première participation à un scrutin, elle avait 49 ans!

Cela dit, je pense qu'il s'agit ici moins du «courage» de ma mère que de celui des organisatrices et il faut saluer l'ingéniosité de l'atelier qui a confectionné ces savonnettes truquées!

Laurent Jospin, Neuchâtel



## DE LA PETITE DIFFÉRENCE AU GRAND ÉCART

TEMOIGNAGE

A travers la vie et le rêve de la vie  
Il y a la promesse inouïe du ferment extrême  
Quelque part dans un espace respirant  
Une île ondule  
Ailleurs  
Il y a d'autres mots pour un autre monde.

Andrée Lacelle

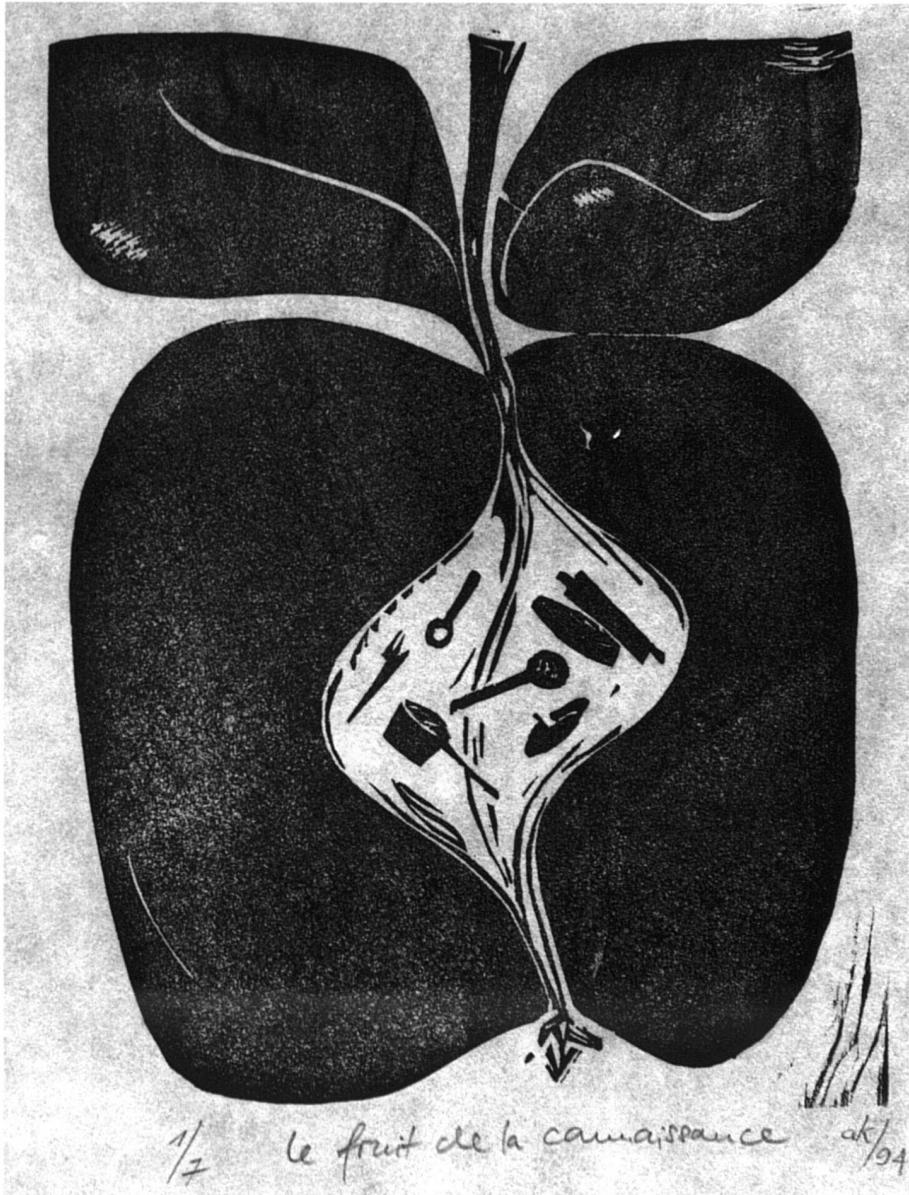
A l'époque où furent publiés les ouvrages des philosophes féministes françaises et italiennes, je n'ai guère compris ce qu'impliquait «la petite différence» d'être femme.

Aujourd'hui, en réfléchissant à quelques incidents dans mon parcours de vie, je me rends compte que la fidélité à mes propres valeurs d'autonomie a été perçue, à maintes reprises, comme «désobéissance civile» et que la réplique de l'Etat ou des employeurs publics ou privés a été de l'ordre de la stigmatisation ou de l'exclusion.

Avant de comprendre les inégalités et les injustices entre femmes et hommes, je m'indignais sur les injustices économiques au niveau international. Parallèlement à mon temps d'apprentissage de commerce (1965-68), les groupes oecuméniques de jeunes nous formaient à l'éthique de la justice face au Tiers Monde. Nous faisions notre résistance de la population du Mozambique qui luttait contre la construction du barrage de Carabora Bassa par Brown Boveri. Le fait de

signer un article en faveur de la résistance populaire africaine dans un journal de jeunes m'a valu de figurer dans le fameux fichier du Ministère public de la Confédération.

Lors de mes études universitaires (1972-76), la grève des étudiant-e-s en sociologie à l'Université de Genève porta sur le maintien d'un courant philosophique et qualitatif contre une réduction à une sociologie purement quantitative. Le fait que nous nous positionnions du côté de la recherche qualitative nous fermait bien des portes sur le marché du travail.



Dans le contexte d'un travail alimentaire comme assistante administrative dans une grande ONG humanitaire à Genève (1977-79), le fait de vouloir travailler à mi-temps à cause de la maternité impliqua automatiquement une dévalorisation du poste de travail. Dans la tête du chef du personnel prédominait toujours le modèle de l'homme pourvoyeur et de la femme au salaire d'appoint. Impossible à cette époque de se faire entendre pour un partage du travail salarié et non salarié entre les femmes et les hommes. Pour les fins de mois, je n'avais d'autre choix que d'aller frapper à la porte de l'assistance publique.

Pendant les temps pionniers des études-femmes (1981-95), d'autres lectures des réalités historiques s'élaborent en marge de l'institution universitaire dans les réseaux des cher-

cheuses féministes. Du «savoir off» on ne sait quoi faire dans l'institution académique. J'ai beau avoir un doctorat de Paris et des années d'échanges de recherches avec des universitaires allemandes, le contenu et la méthodologie de ces savoirs sont trop exotiques pour l'Université de la cité de Calvin. De même qu'à l'Université de Fribourg, on préfère reproduire le modèle administratif en place pour qu'un poste de déléguée aux questions féminines cadre avec l'institution, sans entrer en matière pour créer un espace femme souhaité par les féministes. Malgré un dossier scientifique solide, ma candidature n'avait aucune chance d'aboutir car «politically not correct». Je commence à comprendre que l'autonomie de pensée du mouvement des femmes se paie avec la mise à l'écart des postes à responsabilités.

D'une expérience récente dans une ONG de formation d'adultes du canton de Fribourg, j'ai appris comment un pouvoir étatique néo-libéral tue un pouvoir associatif démocratique. Lorsqu'une femme en mouvement prend parti pour la vie – aussi la vie institutionnelle – et ne travaille pas comme un fonctionnaire, cela fait peur et on étouffe le processus de démocratisation par le licenciement.

Il me paraît important de confronter différentes expériences que les femmes ont vécues dans le monde des institutions suisses ces dernières années, comment elles se heurtent jour après jour aux structures rigides en place et à l'incapacité d'intégrer des savoirs et des modes de faire autres. L'étouffement de l'autonomie de pensée, la stigmatisation de la différence, le refus d'une réflexion institutionnelle critique tenant compte de l'apport réel des femmes et l'exclusion économique me rendent perplexe. C'est comme si un grand écart existait entre celles qui font la course à travers les institutions et se plient aux règles existantes et celles qui tentent de garder en vie la détermination de soi et l'autonomie.

Le travail de conscientisation auprès des paysans a coûté au pédagogue brésilien Paolo Freire l'exil en Suisse. Reste à savoir dans quel pays les pédagogues féministes qui sont sorties de son école pourraient trouver l'exil politique! Comment s'étonner si dans une telle conjoncture, certaines femmes préfèrent l'exil intérieur, notamment dans l'art, puisque dans la réalité il n'y a ni place institutionnelle ni base économique pour les femmes qui affirment leur différence et leur résistance dans un monde masculin globalisé.

Anne-Marie Käppeli

## ROSA, AURELIA, VIOLA ET LES AUTRES: LÉGENDE ET RÉALITÉ D'UN BOYCOTT

Women who dared. Rosa Parks



Il était une fois, raconte-t-on, une jeune couturière noire, qui un soir, rentrant chez elle en bus, refusa de laisser sa place à un blanc. De ce mouvement d'humeur singulier serait né le mouvement pour les droits civiques des Afroaméricain-e-s, c'était le 1er décembre 1955 à Montgomery, dans l'Alabama. L'apartheid régnait alors dans le Sud des États-Unis d'Amérique. Il y avait des écoles, des hôpitaux, des hôtels, des restaurants séparés, des toilettes pour «personnes de race blanche» et d'autres pour ces «personnes de couleur» qu'on appelait nègres et négresses, des places spécifiques aussi pour les personnes «de couleur» dans les cinémas, les théâtres et les transports publics. Les bus avaient à l'intérieur une ligne magique qui renvoyait à l'arrière les noir-e-s qui devaient sur l'ordre du chauffeur aller toujours plus loin, si des blanc-he-s se présentaient. Les «races» ne devaient pas se mêler dans les bus; le chauffeur blanc ne devait pas avoir à toucher l'argent tendu par les noir-e-s qui étaient tenu-e-s de mettre dans la boîte le montant exact de la course.

Mais en ce jeudi 1<sup>er</sup> décembre, Rosa Parks osa briser le tabou et refusa de laisser son siège à un blanc. Elle fut arrêtée, condamnée à payer dix dollars d'amende, quand magiquement, le lundi 5 décembre, tous et toutes les Afroaméricain-e-s de Montgomery

refusèrent de prendre le bus et se rendirent à pied à leur travail. Entre-temps, Rosa Parks (et d'autres personnes) avait sommé la justice américaine d'en finir avec la ségrégation. Le 20 décembre 1956, la Cour suprême des États-Unis fit connaître officiellement aux autorités de la ville son ordre d'abolir toute forme

de ségrégation, et le 21 décembre, les Afroaméricain-e-s reprirent le bus et s'asseyèrent où bon leur semblait. Un grand mouvement allait changer les États-Unis.

La singularité de cet exploit ne résiste pas aux faits. Rosa Parks n'est d'ailleurs pas la seule plaignante du procès; elles sont au nombre de cinq, et surtout, si Rosa Parks fut le grain de sable qui enraya la machine de l'apartheid américain, c'est qu'elle ne fut pas la première et fut encore moins solitaire. En 1945 déjà, Genova Johnson, fleuriste de son état, avait été arrêtée, condamnée parce qu'elle n'avait pas la somme exacte de sa course; Viola White, elle, avait été expulsée, battue et arrêtée pour ne pas avoir obéi assez rapidement à l'ordre de se lever. Les organisations noires avaient tenté de riposter mais la ville était alors toute-puissante. En 1953, trente personnes avaient été condamnées pour avoir violé les lois de la ségrégation dans les bus.

Le 5 mars 1955, une écolière de quinze ans, Claudette Colvin, avait refusé de donner sa place à un blanc. Elle avait été expulsée du bus par la police, arrêtée et condamnée pour coups et blessures, conduite violente et transgression des lois raciales de la ville de Montgomery et de l'État de l'Alabama. Il n'y eut pas de protestation de la part de la communauté noire. Puis, le 29 avril, ce fut Aurelia

Eliscerca Chines Bowder, couturière et sage-femme, mère de vingt-et-un enfants, qui fut arrêtée pour la même raison. Un avocat de la ville lui demanda si la «faute» ne revenait pas à un certain Martin Luther King, Jr., qui semait le désordre dans la communauté noire. Aurelia répondit que la faute en revenait aux lois ségrégationnistes. Pourtant, la communauté afroaméricaine ne s'engagea pas à ses côtés car on craignait qu'elle n'ait pas la force morale de résister à un procès. Aurelia Bowder fut l'une des coplaignantes de Rosa Parks.

Le 21 octobre, Mary Louise Smith refusa par trois fois d'obéir au chauffeur qui lui ordonnait de faire place à une blanche. Mary Louise était assise dans la section «personne de couleur», et était donc dans son bon droit. Malheureusement son père avait mauvaise réputation.

Vint le 1<sup>er</sup> décembre et Rosa Parks qui fut, elle aussi, arrêtée et condamnée à dix dollars d'amende, mais qui, elle, cristallisa les espoirs de toutes et de tous. Qu'avait-elle donc que les autres n'avaient pas? Si toutes étaient de classe moyenne, avaient fréquenté la même université noire – l'Alabama State College –, et les mêmes églises, Rosa Parks était depuis 1943 membre du chapitre local de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP); elle avait été préparée, par le Montgomery Improvement Association (MIA) et le pasteur baptiste Martin Luther King, aux techniques de la non-violence. Elle était engagée politiquement et socialement. Alors que son métier de couturière lui faisait fréquenter les deux communautés, sa dignité, son allure, sa peau claire lui permettaient d'être appréciée et respectée de la communauté blanche, et son statut de femme faisait espérer qu'elle n'y joue pas sa vie. Elle fut d'ailleurs la seule qui continuait en politique jusqu'à l'âge de la retraite et reçut en 1980 le prix Martin Luther King. Pourtant elle n'eut la force de dire non que parce que d'autres lui avaient préparé la voie depuis des décennies et que la violence, l'humiliation, qui étaient le lot quotidien des Afroaméricain-e-s, étaient devenues intolérables pour un grand nombre...

Thérèse Moreau

## ELLES LUTTENT AVEC LEUR VOIX

Chants de protestation, chants de révolte et d'appels à l'action, nous avons toutes en tête ces voix de femmes qui ont risqué, et risquent encore, leur vie pour défendre leur peuple et leurs croyances. Parmi les voix qui ont marqué les engagements de toute une génération, pensons à Berenice Johnson Reagan qui a défendu les droits des noirs américains, Joan Baez et Colette Magny qui ont dénoncé la guerre du Vietnam, Mercedes Sosa qui a incarné la résistance au régime des généraux argentins ou encore Maria Farandouri et Melina Mercouri qui ont dénoncé la répression sous les colonels grecs. Et bien d'autres moins connues, mais non moins courageuses. Rencontres un peu plus approfondies avec cinq d'entre elles, des femmes, des voix qui nous ont tant émues.

### Violeta Parra

Qui n'a pas essuyé une larme en écoutant «La lettre», lettre d'un frère emprisonné pour avoir soutenu la grève? Ou «Merci à la vie», un chant d'amour repris par tant d'autres? Née au sud du Chili dans une famille très ancrée dans les traditions populaires, Violeta Parra est arrivée au sommet de son art et de la gloire internationale. Reconnue comme poète, ethnomusicologue, peintre, créatrice de tableaux en tissus appliqués et de sculpture en fil de fer..., elle donnait des récitals – silhouette campagnarde et guitare – dans l'enthousiasme, jusqu'au siège de l'Unesco.

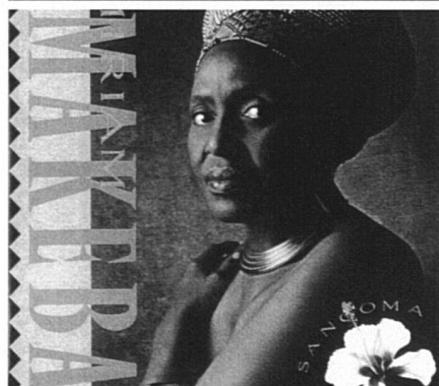
Puis, avec le durcissement des régimes politiques au Chili dans les années 60, elle s'est engagée plus directement contre l'oppression en donnant une voix aux pauvres et aux détenus. Après son suicide en 1966, ses enfants reprennent son message et ils seront directement visés – son fils Angel a la main tranchée dans le stade de Santiago, au moment du coup militaire de 1973, pour qu'il ne puisse plus jouer de la guitare – et sa fille Isabel doit s'enfuir. Mais les chansons de Violeta vivent toujours.

### Buffy Saint-Marie

Buffy Sainte-Marie est née au Canada dans une réserve d'Indiens Cree. Adoptée aux Etats-Unis, elle fait des études d'art et de philosophie dans les années 60 et compose des chants de protestation et d'amour qui remportent tout de suite un grand succès. Elle revendique son appartenance à la nation indienne et porte en scène des vêtements «ethniques» qui ne passent pas inaperçus! Plus tard, avec son fils Dakota, elle travaille pendant cinq ans dans «Sesame street», le fameux programme de télévision pour petits enfants, afin de montrer au monde que les Indiens existent toujours. Elle défend les droits des

peuples autochtones aux Nations Unies, dans les universités au Canada et aux Etats-Unis où elle enseigne et, dans la foulée, crée un prix pour la musique canadienne indienne. Autre talent: elle peint sur ordinateur et est sans doute la première Indienne à conjuguer pacifisme, défense des peuples indigènes et électronique, sans oublier le chant et l'enseignement.

### Miriam Makeba



Après 30 ans d'exil, Miriam Makeba a pu enfin rentrer dans son pays natal, l'Afrique du Sud. A la fin des années 50, elle était devenue très vite une star aux Etats-Unis où elle chantait les droits des noirs, ce qui provoqua l'interdiction de son retour dans son pays natal en 1960. Après son mariage en 1968 avec le militant noir Stockely Carmichael, elle voit les salles et les maisons de disques américaines lui refuser tout contrat. Elle part alors pour la Guinée, accueillie par le Président Sékou Touré. Il l'envoie peu après comme déléguée pour parler à l'Assemblée Générale des Nations Unies et y dénoncer l'apartheid! Très médiatique, elle fait de nombreuses tournées de chant dans le monde entier, y compris au Vatican. En Afrique du Sud, elle a créé en 1995 une fondation pour la protection des femmes de son pays.

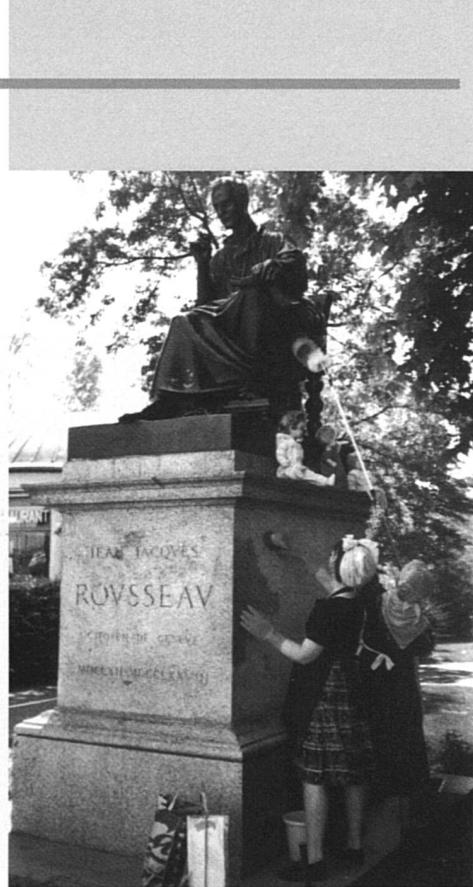
### Ngawang Sangdro

Elle n'a pas encore de maison de disques, ni de tournées car elle est en prison à Lhassa. Religieuse bouddhiste de 21 ans, elle a passé la plupart de sa vie en prison pour opposition au régime d'occupation chinoise. Toute sa famille résiste. Avec treize autres religieuses en prison avec elle, elle chante des poèmes de résistance a capella dont l'enregistrement est sorti par miracle. Le message est non violent, adressé au Dalaï lama, au peuple tibétain résistant et à ceux qui le soutiennent. Le chanteur français Yves Dutail lui a dédié une chanson «La Tibétaine».

### Souad Massi

Cette Algérienne n'a pas trente ans et elle fait vibrer tous ceux qui veulent résister à l'oppression et au massacre de ses compatriotes. Trop populaire et trop engagée, on essaye de la faire taire, mais elle continue à chanter avec sa guitare.

Odile Gordon-Lennox



## RÉSISTER PAR LE RIRE

C'est l'histoire de l'empereur de Chine qui veut tester la capacité à conduire des troupes du général Sun Tzu. Il lui fait envoyer les 180 plus belles femmes de son palais. Sun Tzu les divise en deux compagnies, plaçant à la tête de chacune d'elles les deux concubines préférées de l'empereur. Il leur explique trois fois et leur répète cinq fois que lorsqu'il dit «Tournez à droite», elles doivent tourner à droite. Idem pour la gauche, avancer d'un pas, etc. Puis il leur dit: «Tournez-vous à droite». Les femmes éclatent de rire. Lorsque les troupes n'obéissent pas aux ordres, c'est la faute de leur chef se dit Sun Tzu. Il leur explique à nouveau trois fois puis leur répète cinq fois «à droite, à gauche...». Puis il procède à un deuxième essai: «Tournez-vous à gauche». Les femmes éclatent de rire. Lorsque les troupes n'obéissent pas aux ordres, c'est la faute de leur chef, se dit encore Sun Tzu. Il fait alors préparer les couteaux pour décapiter les deux concubines qu'il avait placées à la tête des deux compagnies. L'empereur, qui n'avait nulle envie de perdre ses deux femmes préférées, tâche en vain d'empêcher la décapitation. Mais Sun Tzu, qui est un homme de principes, fait procéder à la décapitation et nomme deux nouvelles cheffes. A la troisième tentative, les rebelles ainsi dressées font, dans la discipline la plus parfaite, tout ce qui leur est ordonné et, Sun Tzu, ayant fait preuve de ses capacités à diriger les troupes, est nommé par l'empereur chef des armées.

Adapté de Sun Tzu, L'art de la guerre, env. 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècle avant J.-C.